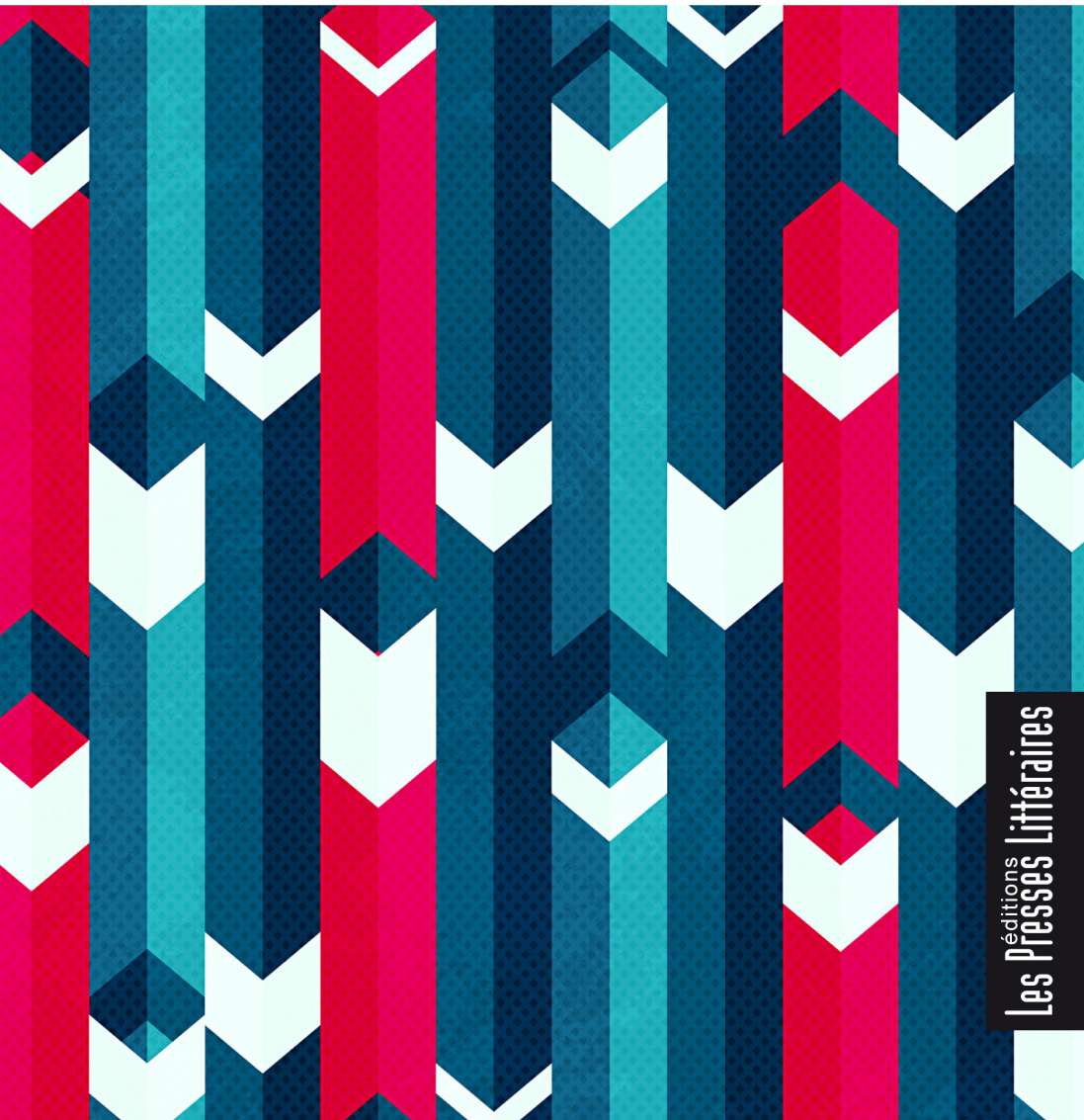
Guilhem Cadou

Big Jim

roman



Les Presses Littéraires éditions

Big Jim

Photo de 1re de couverture : Shutterstock © Gudinny
Photo de 4e de couverture : Xavier Cadou

ISBN : 979-10-310-0571-3
© Guilhem Cadou - Éditions Les Presses Littéraires, 2019

Guilhem Cadou

Big Jim

Les Presses Littéraires

Remerciements

Merci à toutes les personnes qui, d'une manière ou d'une autre, ont apporté leur pierre à l'édifice.

Merci particulièrement à Laetitia, Louann et Salomé d'avoir supporté les lubies de leur « homme ».

Merci à Charles, le compagnon de route sans lequel l'errance aurait le goût de la solitude.

Merci à mes parents, pour l'appétit de l'ailleurs, des livres et des autres.

Merci à toutes celles et tous ceux qui ont donné de leur temps en lectures, relectures et discussions passionnées, qui ont bravé l'ego de l'écrivain débutant pour le remettre sur les rails quand il le fallait.

Merci aux Éditions des Presses Littéraires pour la confiance qu'elles m'ont accordée.

Merci à l'Irlande et aux Irlandais d'avoir offert à mes rêves un écrin démesuré.

« Les sages marchent dans le noir, mais pas à pas. »

Jim Harrison, Lettres à Essenine

1

Desolation Valley, Irlande, ces jours-ci.

L'homme dégoulinait d'eau noire car il sortait du ventre de la terre. La Vallée l'avait recraché comme un lendemain de fête indigeste. Il avait le droit d'être reconnaissant.

Cela faisait trois jours qu'il était là mais il n'en savait rien. Il distinguait à peine les contours dilatés de sa folie, dans toute leur sauvagerie. La vérité résidait dans les marges, il s'en doutait, et le lieu qu'il hantait n'avait pas le goût de la réalité. S'il n'avait pas été si mouillé, il aurait trouvé le paysage un peu sec. Rendu poreux par la pluie, l'homme s'érodait, telle une statue de tourbe dans un musée impressionniste. Il évoquait une œuvre, davantage qu'un être. C'était finalement plus rassurant, comme l'accord majeur d'une suite en *la* mineur.

*

Il avait plu tout ce temps et quand le dernier assaut prit fin, l'homme-racine eut l'impression flottante d'une inversion de la gravité. Le sol prenait la même densité floue que les moutons blancs qui l'encerclaient. Des millions de Gaels semblaient pisser à l'unisson au cul du ciel. À chacun son dû. Dans le brouil-

lard, l'individu s'évaporait de la surface du monde. Alors, il ne bougeait plus, respirait à peine.

Quand le soleil enflammait la bruyère, il ne sentait même pas les nuages de *midges* carnivores se gaver de son sang et lui pénétrer les narines, les oreilles et les yeux. Il gardait ce sourire dément, qu'une barbe de huit jours confondait avec la steppe inculte aux coutures de tourbe. Précipité de hauteurs invisibles, le vent distribuait de vertigineux soufflets. L'homme n'entendait pas le grondement des torrents qui remontaient les pentes quand un goulet s'étranglait en gargouillant. L'eau ici suivait son cours, sans loi ni gravité. L'univers était liquide. À la fois inaltérable et sans consistance.

La montagne émergeait, à deux doigts d'être avalée sans que personne n'y trouve à redire tant l'endroit jouissait d'être oublié. Aux quatre vents, pas un chemin ne saignait la lande. Les murets de pierre des guides touristiques avaient succombé depuis longtemps, aspirés par le monstre décomposé. Il n'y avait rien. Au cœur des connexions disjonctées de son cerveau, le bonhomme de terre sentait plutôt qu'il y avait tout. Ce qui n'aurait pas manqué d'inquiéter les autres, s'il y en avait eu. Mais il était seul. Aussi seul qu'on pouvait l'être dans l'ombre du monde.

Il fut parcouru d'un frisson interminable qui l'électrifia des pieds à la tête, ce qui lui permit de réinvestir son corps et de prendre vaguement conscience des circuits bizarres et parfois sans issue de ses voies nerveuses. Il s'ébroua comme un terre-neuve sortant de l'eau. Pour faire bonne mesure, il aboya. Il cligna de l'œil pour chasser des moucherons qui voletaient mollement, anesthésiés par trois jours de beuverie dont il avait été l'alambic. En relevant la paupière, il découvrit une petite grenouille jaune et noire, perchée sur le bord de sa chaussure. Il coassa mais n'obtint aucune réponse ce qui le rassura un peu.

Pour la première fois, il prit la mesure du paysage hors norme. La terre le digérait. Elle le coucherait à plat ventre, avec ou sans l'aide du vent. Au nord, quand le brouillard se déchi-

rait, l'horizon étincelait dans le clapot des vagues. Au centre du marécage, la rivière fuyait comme un boa ivre devant Saint Patrick. Des dizaines de ruisseaux cavalaient bruyamment sous la croûte illusoire pour abonder le lit principal dans un tourbillon d'écume. L'eau et la tourbe. Une symbiose que l'espèce humaine n'aurait pas le temps d'altérer. Tout juste de nourrir, à la fin. Tout autour, des sommets glaçants coiffés d'un chapeau de brume mentaient sur leur altitude comme le botox sur l'âge d'un visage. Pas un arbre. Une mer de tourbe secouée par les ondulations des roseaux.

Désormais, il entendait le bruit des oiseaux et les grincements du vent pinçant les cordes de la lande. Une musique primitive, une symphonie des éléments dans les verts dégradés de la Vallée, rincée à l'eau bénite. Il remarqua la toile de tente en contrebas. Maintenue à l'avant par deux bâtons de marche aux orientations solitaires, elle était tenue à l'arrière par une rangée de cailloux grossièrement entassés. Un abri qui aurait pu le garder au sec s'il s'était tenu dessous. Une pinte de whiskey forait la terre pour l'abreuver à son tour. Au dos d'un sac renversé, une autre bouteille dépassait, à peine camouflée dans son papier hypocrite. Il sortit deux canettes de bière et la tempérance lui semblant inadaptée, il en vida une en deux gorgées. Il urina dans la pente, baptisant ainsi un nouvel affluent anonyme.

Il divaguait, suspendu au vol d'un papillon aux ailes orangées serties de cercles noirs. Il suivait plusieurs pistes à la fois, incapable de résister au foisonnement de la vie qui l'ignorait car il n'était pas important. Ici, la nature ne s'arrêtait pas de vivre pour laisser la priorité aux hommes. L'orgueil n'avait pas sa place dans la Vallée. La grenouille jaune sur son pied gauche, l'envol du passereau fondu dans les hautes herbes, le cri de l'épervier dans les buissons sur la rivière, le cerveau de l'homme épongeait tout ce qui l'entourait, sans ordre ni hiérarchie. Il n'était pas dans l'avant, ni dans l'après. Un être sans souvenir et sans projet. Ici et maintenant, cela suffisait. Premier ou dernier étage de la folie, il se fichait pas mal de l'altitude.

Avait-il traversé un delirium ? Il ne ressentait aucun des symptômes récurrents de la gueule de bois.

Le paysage se rappelait à lui, il était bien le seul. D'éphémères décharges de déjà-vu l'électrocutaient par moments, comme les feux de détresse d'un bateau qui sombrait. Des images clignotaient et se superposaient au monde qui lui faisait face. Il ferma les yeux pour y voir plus clair, les lumières s'éteignirent et l'écran noir de sa mémoire s'anima des couleurs du passé.

2

Desolation Valley, des années plus tôt.

Flic flac flic flac.

– On y est mon pote, on y est ! C'est maintenant que tu sais qu'on rêve pas. Quand on entend les tourbières glouglouter sous nos pieds.

Flic flac flic flac. La mélodie du bonheur.

– Six mois que j'attends ce moment, mon vieux frérot, reprit Karl Hito. Six mois que les cartes servent d'oreillers pour mes rêves et de béquilles aux journées.

– En attendant, répondit son ami, regarde où tu mets les pieds. À marcher le nez en l'air, tu vas finir le cul par terre.

Les farces ont parfois mauvais esprit. À cet instant, la chaussure de Karl Hito traversa le sol et la crevasse remplie d'eau dévoila son sourire édenté à la face du ciel.

– Merdeeeeee ! rugit KH, tandis qu'il tentait péniblement de se maintenir debout pour rester au sec.

L'homme à ses côtés n'en finissait plus de rire. L'homme à ses côtés reviendrait ici des années plus tard. Il se réveillerait au milieu de ce nulle part, la mémoire en confettis. Mais les temps auraient changé. Pas la Vallée.

*

Desolation Valley. La vallée inondée. Une croqueuse d'hommes, au sens propre. La tourbe avale et ne rend pas. Karl Hito crachait les dénivelés et les pièges tendus par les mirages des tourbières. Une longue route. Le chemin apparaissait dans les guides mais disparaissait dans les rides d'une terre cabossée. Le balisage se limitait aux deux cents premiers mètres. Après, il fallait se débrouiller sur quarante kilomètres. Par ici, un point de départ et d'arrivée suffisaient à faire un chemin de grande randonnée. La progression avait été particulièrement rapide une partie de la journée. Il faisait beau et la première section était assez rocailleuse pour ne pas s'aventurer dans les marécages qui aspiraient la moitié de la distance parcourue à chaque pas. Les deux amis cheminaient, hypnotisés par les contours des montagnes émeraudes que le soleil mordorait.

Avec Karl Hito, son vieux pote, ils avaient pris l'habitude miraculeuse d'une semaine de longue marche, tous les deux ans, quelque part dans un finistère irlandais. C'était leur moyen à eux de renouer avec la terre, les éléments et l'humilité. Un placebo agrafé sur la corde raide d'une vie de dingue. À chaque fois, ils s'étonnaient de s'y retrouver, n'y croyant vraiment qu'au moment où ils s'étreignaient, généralement dans le hall des arrivées à l'aéroport de Dublin. Une fois, quelques jours avant le départ, lui s'était troué le pied, juste au-dessus de la cheville droite, en sciant un tasseau pour fabriquer un bureau. Plus récemment, il avait fait le voyage avec une cicatrice ouverte, conséquence d'une opération quelques temps auparavant. KH joua à l'infirmière, à défaut de passer sa main sous leur blouse. Un miracle, vraiment.

Ce matin-là, ils avaient quitté Newport, petite ville assoupie au fond d'une ria du comté de Mayo, dans l'ouest irlandais. Après vingt kilomètres, la trace qu'ils ouvraient désormais à coups de guêtres avait débouché sur ce grand cirque austère, venté et à demi noyé sous les trombes d'eau. Le ciel bedonnant gisait sur le sol, éventré de part en part pendant quarante nuits, en comptant les jours. Un déluge biblique dans les pages vie

quotidienne des journaux locaux. L'après-midi avait chassé le matin au rythme des cols. Pourtant aguerris aux errances à travers les chausse-trapes des hautes terres, ils voulurent couper à travers la tourbière au lieu de la contourner par les pentes escarpées des collines. Et comme tous les mirages, il n'y eut pas de miracle. Les sacs de quinze kilos rendaient leurs mouvements lourdauds et les sauts suicidaires. Pour traverser une tourbière, il fallait adapter la foulée au contact du sol. L'œil n'était alors qu'un allié sans valeur. Pourtant, avec le temps, ils avaient appris à distinguer les nuances des bruyères et d'andromèdes félonnes ne s'appuyant que sur l'eau quand les rhizomes des roseaux offraient de bons appuis. Leur trace avait l'allure d'un bateau ivre flanquant le mal de mer aux marqueurs GPS.

La fin d'après-midi enveloppait la vallée de filets de brume et un soleil rondouillard anticipait son basculement d'hémisphère. Inconsciemment, la respiration accompagnait le rythme des pas, dans une harmonie parfaite et musicale. Une progression sûre et régulière s'accordait avec une mesure à quatre temps, c'était le folk des tourbières. Ils étaient en terrain connu. L'improvisation des marécages préférait les 3/8 du jazz quand la marche sur l'eau délivrait une *jig* en 9/8. C'était le temps suspendu des terres inconnues. Quand le tempo s'emballait, les percussions soulevaient des gerbes d'eau en arrosant la pantomime d'un homme moulinant des bras alors qu'il est déjà dans le vide, chaque pas pénétrant un peu plus la ventouse liquide des marais. Au pire, venait alors le siphon final, un rondo allegro avalant la chaussure toute entière et une bonne moitié de la guêtre. Tel un capitaine de navire, il n'y avait plus qu'à attendre de toucher le fond. Ensuite, il fallait des trésors de persévérance pour se dégager de ces siècles mouvants décomposés. Mais la dernière scène se jouait en coulisse, derrière le rideau. La musique était retombée.

Avec une lenteur chirurgicale, le soir avait fini par descendre les versants granuleux. Il prenait la pause du prédateur repus dont l'attente creusait à nouveau l'estomac. L'interminable ago-

nie du jour dressait la table pour les *midges*, moucherons voraces qui s'agitent au crépuscule pour dévorer chaque morceau de chair offerte, comme des piranhas des tourbières. Deux pantins agités de spasmes se cognèrent ainsi à la Tarsaghaunmore River, agitant les bras et les mains comme des déments pour chasser en vain de minuscules chimères qui voltigeaient par milliers.

– Il n'y a plus de pont, articula à peine KH devant l'évidence.

– Humhum, acquiesça son alter-ego pour éviter de gober un escadron de *midges*.

Plus de pont. Cela faisait un moment, apprendraient-ils plus tard. Mais les cartes sont parfois têtues et les légendes s'y accrochent en figurés.

Un bourdonnement enfla dans l'oreille d'Hito sans qu'il puisse l'identifier à travers le concert délirant des mouches. Puis, il cessa. Hito tourna la tête et se trouva nez à nez avec un ours, ou du moins, un proche cousin debout sur un quad. Mais on n'avait pas vu d'ours en Irlande depuis mille ans. Le visage de l'homme disparaissait sous d'épaisses touffes de poils et de cheveux confondus. Son pull n'avait plus de couleur et ses yeux injectés de sang dansaient dans leurs orbites. Ce fut encore pire quand il parla :

– Je suis le gardien. Je vis dans la maison, là-bas, ajouta-t-il en indiquant un mur de pierre effondré depuis la bataille de Clontarf, mille ans plus tôt.

Les deux hommes l'écoutaient car il était effrayant. Même les moucherons passaient au large.

– Je garde de tout. Surtout des âmes. Il n'y en a pas beaucoup par ici. Encore moins à la nuit tombée. Avez-vous une âme ? Si oui, je peux vous la prendre. Vous serez plus légers et moi, je serai plus riche.

Il marqua une pause comique, un rictus débile étirant son visage d'est en ouest.

– Toi, aboya-t-il en s'adressant à l'ami de KH, tu me dis quelque chose. Tu es déjà venu. Ou tu reviendras. La Vallée

n'en a pas fini avec toi. Ou peut-être est-ce toi avec elle. La Vallée n'oublie rien quand l'homme passe son temps à oublier.

La grimace hideuse fit place à un sourire de grand-père, aussi subitement qu'un éclair de chaleur dans un ciel tout bleu. Et d'une voix douce, le gardien ajouta :

– Sois le bienvenu. Aujourd'hui comme demain. Et ne t'inquiète pas, ce que je garde, je le garde bien.

L'homme tendit une main noire de tourbe vers le visage figé. Il effleura la joue rendue cassante par le froid. Les deux amis se précipitèrent dans l'eau à l'endroit où les pierres affleuraient dans le courant paniqué. Ils s'enfoncèrent jusqu'à mi-cuisse. Au fond de la rivière, les galets polis au fil du bouillon se défilaient. Ils avancèrent fébrilement, un peu plus lourds à chaque pas, le souffle suspendu comme s'il pouvait les maintenir à flot. De l'autre côté, ils ne s'arrêtèrent pas essorer leur pantalon ou vider leurs chaussures. Quand ils risquèrent un regard en arrière, il n'y avait rien, il n'y avait personne. Les soirs irlandais n'ont que faire de la raison des hommes.

*

Une petite veine inondée rappelait le souvenir d'un chemin qui n'existait plus que dans les livres. Aussi insignifiante soit-elle, les deux hommes s'y accrochaient sans chercher désormais à éviter les crevasses. Ils n'étaient plus étanches depuis longtemps. Au matin, serpenter entre les flaques boueuses avait parasité le spectacle de la nature. Ils fonçaient désormais tout droit, indifférents aux gémissements du Gore-Tex.

Pour économiser l'unique lampe frontale à la pile fatiguée, ils marchaient à la lumière d'un jour qui leur avait tourné le dos depuis longtemps. Ils perdirent la « piste » et plongèrent dans une forêt de bruyères de deux mètres de haut auxquelles il fallait s'accrocher, comme en apesanteur, le contact avec le sol étant devenu aléatoire. Rien d'autre ne comptait que d'avancer encore, comme des poupées désarticulées. Si la pile les lâchait,

ils n'auraient plus qu'à s'asseoir, se réchauffer avec une gorgée de whiskey et attendre l'aube, maintenus éveillés par le claquement de leurs dents. La lueur de la lampe virevoltait devant les pieds d'Hito qui filait désormais vers les feux de Bangor, phares mirages qui leur échappaient depuis plus de trois heures. Des feux follets dans la lande ne font pas le pétrole, ils le savaient bien. Une fois, l'un d'entre eux glissa et s'étala sur le talus, à l'endroit où pissait l'un des milliers de ruisseaux sans nom.

Ils ne se rendirent même pas compte qu'ils avaient rejoint un chemin, puis la route. Comme un matelot amariné, ils mirent quelques centaines de mètres à adapter leur foulée titubante à ce toboggan qu'un enfant de trois ans dévalerait en riant. Ils poussèrent la porte du premier pub croisé au pied du village endormi. L'entrée d'extraterrestres n'aurait pas été plus improbable mais la plaine qu'ils avaient coupée du sud au nord avait bien quelque chose de lunaire. Karl Hito se fossilisa contre le mur. Il dégoulinait de mille extrémités et une fois vautré sur le premier tabouret à gauche de la porte, une large flaque avait commencé de se former sous lui. Il fuyait et la barrique était remplie à en éclater les douelles cintrées par les bretelles du sac.

Le patron et les deux clients ceinturés au bar avaient lancé un vague salut, de cette manière si particulière qu'ont parfois les Irlandais dans les campagnes. La discrète inclinaison de la tête trompait facilement le néophyte. Dans sa version minimaliste, elle se réduisait à une timide oscillation du crâne, comme pour chasser des moucherons. La salle faisait vingt mètres carrés, guère plus, bien que toute évaluation se heurta au dérèglement des sens induit par l'épuisement. Les discussions entre les deux clients et le patron derrière son bar n'avaient manifestement aucun sens, dans l'acception classique du terme. Elles tanguaient et s'évanouissaient dans les angles d'un autre éclat de voix, souvent conclues – ou interrompues, avaient-elles une fin ? – par un rire puissant qui s'étouffait dans les yeux tristes de l'homme amarré au bar. Rien ne passait entre ces murs. Ni le temps, ni

le vent, ni la nuit. La pièce était remplie d'une odeur de tourbe, de boue, d'herbe humide et le sol avait revêtu son vernis de bière. Un purgatoire où l'on a cessé d'attendre puisque rien ne passait plus. Fumantes comme deux briques de tourbe, les deux épaves miraculées du Bangor Trail s'étaient laissées gagner par l'idée si réconfortante, qu'il serait peut-être bon de s'arrêter là, de ne plus attendre, et courir, et vouloir, et regretter, et décevoir. Déserter le monde pour ne plus avoir à le craindre.

Alors qu'ils dérivaient dans une semi-conscience, la voix du patron s'éleva, puissante et ronde, enveloppant en une note les contours de la pièce. Ils flottèrent, l'impression de planer se cognant aux élancements terre-à-terre de leurs muscles endoloris. C'était comme dissocier le corps et l'âme, tout en ayant conscience des deux. La chanson était de cette beauté triste qu'on rencontrait ici, à Lisbonne ou à Séville. Une complainte de déracinés. L'histoire racontait l'exil et la mort dans la simplicité des mots et l'humilité des notes. Les yeux de l'homme au bar s'embuèrent et brillèrent, mouillés d'émotion qu'il noya dans sa bière. La chanson s'acheva et le silence la couvrit d'un manteau épais dans lequel les dernières notes se glissèrent un moment.

Il est des moments qu'il ne faut pas trop raconter, les mots retombent à plat sur le plancher quand la magie préfère ne pas se coucher sur du papier. L'écriture est facilement corruptible et se torche de contre-vérités.

3

Desolation Valley, ces jours-ci.

Le rêve éveillé ne tient qu'à un fil que peut rompre d'une seule goutte un nuage noir. Il réintégra l'instant présent quand une averse plus violente que les autres s'abattit en le giflant sur la joue gauche. La droite ayant son compte, il ne bougea pas. À quoi ressemblaient cet endroit et ce moment ? se dit-il alors, perché sur son monticule comme Robinson sur son île. Comment était-il possible d'être à ce point hors du monde géographique, physique et temporel ? Était-ce l'état d'épuisement avancé qui ouvrait la porte à d'autres expériences sensorielles ?

Il redevint ce point d'interrogation posé au milieu d'un paysage que l'homme avait épargné, ne lui trouvant probablement pas les qualités sonnantes et trébuchantes que la nature fournissait d'habitude à sa cupidité. La Desolation Valley était un bras d'honneur élégant à la course du monde et à la logique mercantile contaminant jusqu'à l'air qu'on respirait. Élégant, mais radical. Qui est inadapté ? se demanda-t-il. Tout dépend du terrain et des règles du jeu, lui souffla la grenouille caméléon. La brutalité et le totalitarisme de « l'adaptation » nécessaire s'expliquaient par le fait que ses prophètes venaient pour la plupart du monde des métropoles connectées où la vitesse de l'abrutissement avait atteint des niveaux insupportables. La vi-

tesse était devenue le masque éblouissant du trou noir. Il fallait aller vite. On vivrait après puisqu'on était immortel.

Lui-même était-il inadapté à ce moment précis ? Il ne savait pas ce qu'il faisait là, ni comment il y était arrivé. Il ne connaissait plus son nom et le monde autour lui prêtait la mémoire qu'il avait gardée de son passage. Dans son rêve, le gardien lui avait soufflé que la Vallée n'oubliait rien. Elle venait déjà de souhaiter la bienvenue à l'homme sans mémoire en lui dévoilant la première pièce du puzzle. Je suis déjà venu ici, pensa-t-il. Pourquoi suis-je revenu ? Il était là, et il avait l'impression d'être exactement là où il voulait être. Si sa mémoire s'obstinait, il s'en remettrait à celle des pierres millénaires, des ruisseaux charriant la tourbe et des montagnes de bruyère. Il s'adapterait. Non pas en tordant tout ce qui l'entourait – il finirait pas se briser les os – mais en s'y abandonnant. De toute façon, il n'y avait pas d'alternative et c'était plutôt réconfortant.

L'averse cessa un instant. La brume fuma tout autour et à nouveau il fut enveloppé par un cocon humide lui traversant les os plus sûrement qu'une pluie d'orage. Pour se réchauffer, il fit plusieurs fois le tour de la tente qui épousait maintenant toutes les nuances de marron, de vert et de jaune. Quelques éclairs ricochaient sur le toit quand les nuées desserraient leur étreinte autour d'un rayon de soleil. Au cinquième tour, il mit le pied dans un trou dissimulé par des racines de bruyère. Un piège à con. Étrangement, il en fut honoré avant de s'écrouler la tête la première sur un matelas de tourbe. Le nez dans la terre, il chercha avec méthode les effluves phénoliques qu'il aimait tant retrouver dans son Ardbeg de dix ans d'âge et plus encore pendant les promenades qu'il ne manquait jamais après avoir bu au pub. À quand remontait sa dernière errance à l'heure des averses tranquilles maquillées de nuit ? Depuis quand n'avait-il pas senti son corps et son esprit s'habiter l'un l'autre sans effraction ? Son amnésie sélective était-elle une tentative désespérée pour le ramener à lui ? Le temps que cela durerait, il avait la paix. Quand la tourbe imprégna sa bouche et ses narines

jusqu'à se substituer à l'air qu'il respirait, il releva lentement son visage devenu organique. Il sortait de terre, et le jour qui venait s'habilla au fond de lui d'une possibilité valant la peine d'être explorée. Il avança son visage au-dessus d'une flaque d'eau un peu plus claire que les autres. Dans la boue, le sourire du gardien s'imprima derrière le masque de tourbe et l'homme sut qu'il ne s'était pas trompé d'endroit.

Cette nuit-là fut pleine d'étoiles et les gargouillis continus de l'eau dévalant la pente résonnèrent de notes rondes et pures. Une mélodie de la genèse. Le chant des landes éloignait le cri terrifiant des *banshees*, ces fées maléfiques de la mythologie irlandaise. Il dormit roulé en boule sous sa tente de fortune et le froid l'assaillit avant l'aube, lui reprochant sans doute sa paresse subversive des jours passés. La subversion n'était jamais loin de nos jours, philosopha-t-il, il suffisait de traverser hors des clous. Il fouilla à nouveau son sac de soixante litres et en tira des vêtements de randonnée dont la qualité le surprit. Il se changea et apprécia d'être sec et au chaud, comme une chance et non comme une évidence. N'était-il bon d'avoir chaud qu'après avoir eu froid ? Il salua le jour naissant qui empourprait déjà les sommets désolés à l'est. Il salua un hibou des marais de retour de chasse. Il salua le monde qui méritait bien ce matin qu'on le laisse tourner en paix.

La brume étincelait, ce qui l'obligeait à plisser les yeux au fond desquels naissaient et disparaissaient des tâches roses et ocres. Elle ne tarda pas à se déchirer et se volatilisa sur place, sans échappatoire, comme un génie dans une lampe à huile.

Il s'agenouilla sur l'extrémité d'un affleurement rocheux qui planait au-dessus d'une assemblée de joncs couchés par le vent. Il balança ses jambes dans le vide et s'allongea sur le dos. L'énergie des pierres courait le long de son dos et ses terminaisons nerveuses picotèrent. Des bataillons de nuages croisaient dans le ciel, prêts à crever l'abcès qui leur donnait un aspect ridicule, comme des bourgeois engoncés dans des queues de pie trop étroites. Il réfléchit en abandonnant son regard à la valse

des cumulus. Qu'allait-il faire maintenant ? Il pouvait passer une autre nuit, voire deux, mais il lui faudrait manger, et peut-être recouvrer la mémoire aussi, bien qu'il soit moins convaincu de cette urgence-là.

Il tendit la main à l'intérieur de son sac, visant la poche aveugle, espérant y découvrir un portefeuille, un billet d'avion, ou quoique ce soit d'autre qui puisse lui donner un nom. À la place, il retira une liasse de billets de cinquante euros, un bout de corde orange et un carnet à spirale. La couverture lie de vin avait pris l'eau en l'aspirant comme un buvard. À l'intérieur, écrit à la main, un titre barrait la feuille verdâtre, flottant de manière incertaine entre deux lignes : *Inishowen Blues*. Il le caressa des yeux, sans intuition et sans attente. Fébrilement, il fit défiler les pages jusqu'à ce que leur mouvement hypnotique ralentisse et s'arrête. Il cligna de l'œil et lut les mots qui lui sautaient à la figure, pénétrant au plus profond des abysses de sa mémoire comme autant d'uppercuts au plexus.

Chorus 1

La maison est une tâche blanche
sur l'harmonie des verts
en surplomb
du petit port

Trawbreaga Bay se vide
et dévoile
ses hauts-fonds de dentelles
et serpents de sable
dessinés au fil
des tourbillons turquoises

Dans l'ombre des Urris
Clonmany se couche
l'Errigal en mirage
coiffe les crêtes stériles
de son chapeau conique

Ne serait-ce pas Tory
ce Nautilus de pierre
qui tire des bords au large ?

La SYMPHONIE des bleus
- aux virgules d'écume -
Dans le sillage des marins
une fermeture éclair
ouvre les flots
d'un reflet gasoil

- Retour au port -
Les hommes ont la joie
des casiers remplis
de homards bleus
au large de Pollan Bay

Des poignées de pinces
pour nous serrer la main
et ces billets qu'embrassent
la bave des tourteaux

Vers Black Mountain,
près des falaises
aux rides de bruyère
et nids de midges

Un petit voilier blanc suspendu au ciel

referme lui-même
la plaie qu'il a ouverte
comme si la mer
cicatrisait toujours.

Dis moi, Cap Malin
les nuits d'encre
à l'équinoxe
Quelle abeille garde ton rail ?

Par-dessus les lettres humides, l'esquisse d'un visage blond s'évanouit dans la bruine en suspension. Il leva les yeux et se dit tout haut que ce chemin en valait bien un autre et qu'un cap, c'était un début. Ou une fin. Il ramassa ses affaires et partit vers le sud.

4

Vers Newport, ces jours-ci.

Il avait rejoint la route de Newport en contournant le lac Feeagh sur lequel dormaient une barque et un pêcheur immobiles. Une offrande aux peintres. Un doigt d'honneur apaisé au culte de la vitesse et du réseau. Parfois, le *lough* s'agitait brusquement sous les risées se faufilant dans l'ombre des canyons. L'instant suivant, il aspirait Buckagh Mountain, comme une diva l'œil amoureux du photographe. Et ce dernier, étouffé de rage, de noyer son appareil, pleurant son impuissance à capturer l'infinie nuance de gris, de bleus et de noirs confondus.

Les souvenirs revenus la veille l'avaient dissuadé de poursuivre vers Bangor, au nord. Il suivit un sentier caillouteux adossé à la joue grêlée d'éboulis de la montagne de Nephin. Les sommets culminaient à peine au-dessus de six cents mètres mais leur ascension achevait des heures d'approche éprouvantes et les conditions météorologiques pouvaient rapidement transformer l'harmonie des bruns et des jaunes en antichambre noire et grise de l'enfer. Il n'y avait aucun sentier et le brouillard taisait sans pitié le désespoir des randonneurs égarés en les recouvrant d'un linceul muet et aveugle. En haut, les vents s'écrasaient contre des arrêtes désolées, tous surpris de coucher un client après des milliers de kilomètres à lever des lames